

TOTEM

EXTRAIT

CYRIL VALLÉE

L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhomme, – une corde sur l'abîme.

Il est dangereux de passer de l'autre côté, dangereux de rester en route, dangereux de regarder en arrière – frisson et arrêt dangereux.

Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but : ce que l'on peut aimer en l'homme, c'est qu'il est un passage et un déclin.

— FRIEDRICH WILHELM NIETZSCHE, *AINSI PARLAIT
ZARATHOUSTRA*

Une Audi flambant neuve s'engagea dans la rue Paul Renard. Le conducteur s'était contenté de suivre à la lettre les instructions du GPS intégré, comme on le lui avait demandé. De toute façon il était perdu, il ne connaissait pas le quartier. Autant se fier à la machine.

L'homme contempla l'habitable luxueux, les matières nobles, les inserts d'aluminium brossé, le cuir beige omniprésent décorant jusqu'au tableau de bord électronique. Il n'avait jamais conduit de voiture comme celle-ci.

Il faut dire qu'il n'avait pas tenu un volant depuis plus de six ans. Le temps avait filé comme le sable dans une main ouverte. Ces années de galères, de nuits froides, à mendier et vivre sous les ponts constituaient une grande partie de sa vie, gâchée depuis la perte de son emploi à seulement quarante-deux ans. Au début, il avait cru pouvoir se remettre en selle et retrouver un poste grâce à l'expérience acquise. Mais la promotion interne, si elle avait fonctionné pour lui, n'apportait aucun diplôme qui permette de se vendre ailleurs. Il s'en rendit compte alors qu'il était au chômage depuis dix-huit mois sans travailler une seule fois. Une employée de Pôle Emploi avait mis les points sur les « I » après avoir relu son dossier en long et en large pendant de longues minutes. À cinquante-

cinq ans passés, il coûtait bien trop cher à un patron, surtout par rapport aux jeunes, mieux armés en diplômes et disposés à faire des concessions salariales.

Cela fut le début d'une chute, une descente vertigineuse, affolante. Une de ces situations extrêmes dont on pense que cela n'arrive qu'aux autres et qui à la fin nous amène dans la rue. Le boulot perdu d'abord, les dettes accumulées ensuite, les huissiers quelques mois après et, enfin, sa femme qui le plaquait. Happé par cet enchaînement catastrophique, il avait fini « sans domicile fixe », comme les médias le disent.

Et surtout seul.

Pour lui, il n'y avait rien de plus dur à supporter que la solitude. Les bagarres, la lutte pour trouver un moyen de manger, la manche, tout cela constituait un quotidien qu'il avait appris à gérer au fil des ans. Mais la solitude et l'isolement social devenaient insupportables et le poussaient à vouloir s'en sortir.

Ces six années de rue l'avaient usé au point qu'il avait failli abandonner, encore quelques jours plus tôt. Mais il avait tout juste crispé la main sur la lame, incapable de passer à l'acte.

Aussi, quand ce vieux fou lui avait proposé cinq cents euros pour déposer sa voiture à l'endroit programmé sur le GPS, avait-il tout de suite accepté. Après tout, le risque était du côté du propriétaire. Celui-ci y avait pensé : mille euros supplémentaires l'attendaient s'il menait l'Audi à bon port dans le temps imparti. Une somme suffisante pour passer quelques nuits au chaud dans un hôtel, manger et même acheter quelques vêtements. Se mettre « propre » pour rechercher un emploi, n'importe lequel. Un boulot, un logement. Retrouver sa dignité !

« PRÉPAREZ-VOUS À TOURNER À DROITE ET AVANCEZ JUSQU'AU PASSAGE À NIVEAU. »

LE GUIDAGE UTILISAIT une voix féminine et chaude, assez agréable, bien qu'un peu hachée. Les puissants haut-parleurs des portières lui donnaient une profondeur et une présence inattendues.

Il avait fini par s'habituer aux instructions même si parfois celles-ci semblaient complètement aberrantes. La machine avait la plupart du temps raison. Il se raccrochait aux différents repères — stations-services, grandes avenues, bâtiments officiels — que l'écran faisait défiler au fur et à mesure qu'il progressait. Il consulta l'horloge de bord, le GPS annonçait qu'il restait vingt minutes de trajet. Plus que huit kilomètres à parcourir. Les mille euros étaient pour ainsi dire dans sa poche.

Il observa le ciel gris et bas plombant l'atmosphère. La luminosité avait déjà baissé, mais les lampadaires n'avaient pas encore été allumés. La rue semblait déserte. Quelques voitures occupaient les places de stationnement le long des trottoirs en une répartition aléatoire. Les entrées d'immeubles étaient fermées, la plupart des fenêtres montraient des rideaux gris. Pas de pots de fleurs, pas de couleur. Un chat fouillait dans une poubelle, mais même lui était gris. Tout paraissait vétuste, et les façades auraient mérité un bon ravalement. Partout sur les murs, sur les poteaux, les boîtes aux lettres, les panneaux de signalisation, des tags de diverses formes envahissaient l'espace. Il s'en dégageait un sentiment sinistre, peu rassurant : si les bandes du quartier s'affrontaient à coup de bombes de peinture la journée, ce n'était probablement que le haut de l'iceberg.

Il croyait distinguer un peu plus loin le passage à niveau, au bout de la rue dans laquelle il devait tourner. C'était le seul endroit bien éclairé par de puissants spots.

Il regarda les cinq cents euros posés sur le siège passager. L'idée de revendre la voiture lui avait traversé l'esprit. Il se ferait beaucoup plus que les mille cinq cents euros promis. Mais il n'était pas un voleur. Un SDF, un paumé, un pauvre, ça, par la force des choses il le reconnaissait, mais il ne s'abaisserait pas à bafouer ses propres convictions. Il avait réussi à ne pas le faire durant toutes ses années de galère, et c'était peut-être tout ce qui restait de sa dignité. Il n'allait pas transgresser ces règles maintenant.

Il engagea la voiture sur la droite, roulant au pas, puis accéléra un peu en apercevant plus nettement le passage à niveau, rassuré de retomber sur les prévisions du GPS.

Quarante mètres avant la voie de chemin de fer, le moteur hoqueta

plusieurs fois. Pas trop l'endroit pour tomber en panne, se dit-il. Il remarqua deux silhouettes qui avançaient sur le trottoir à vingt mètres en contre sens. Les deux hommes portaient des jeans trop grands et de ces sweats avec la capuche remontée sur une casquette. On ne distinguait pas leur visage. Leur démarche était caricaturale. Quiconque fréquentant la rue savait à qui il avait affaire : ces gamins faisaient partie d'une bande organisée, régnant sur leur territoire, y ordonnant leurs trafics et leurs rackets. Il en avait croisé de nombreuses fois, de ces minots arrogants et courageux en groupe, beaucoup moins lorsqu'on discutait en privé avec l'un d'entre eux. Ils possédaient souvent une arme, au moins un couteau.

Il se voyait déjà se faire agresser sur le bord de cette rue sombre pour se faire voler la voiture qui attirait trop l'attention, et les cinq cents euros aussi. Il pouvait même facilement imaginer pire.

En un réflexe idiot, il prit les billets et les cacha dans son slip. Si jamais on veut me piquer la caisse, je filerai les clefs sans hésitation, pensa-t-il.

Le moteur cessa de hoqueter, et l'Audi reprit un peu d'allure. Il se sentit ridicule. Vraiment n'importe quoi ! Crise de paranoïa sur délit de sale gueule. Pas de quoi être bien fier, toi qui vis dans la rue.

Il dépassa les deux silhouettes et engagea l'auto vers le passage à niveau.

Au niveau du premier rail, le moteur hoqueta à nouveau. Tout du moins, c'est ce qu'il crut. Le bruit des pneus sur le passage surélevé l'avait empêché de comprendre ce qui se passait. La voiture perdait de la vitesse petit à petit, comme au point mort. L'éclairage violent des spots blancs, qui contrastait beaucoup avec le reste de la rue, pénétra l'habacle d'un coup. Le conducteur dut patienter quelques secondes pour que ses yeux s'habituent à la forte lumière, alors qu'il ralentissait presque jusqu'à l'arrêt.

Au moment même où il recouvra la vue, il se rendit compte que l'Audi était immobilisée en plein milieu du passage de chemin de fer. Ce n'était pas très rassurant. Chacun a déjà éprouvé ce petit malaise du « et si... ? » : « Et si un train arrive ? Et si une voiture me rentre dedans ? »

Sa peur monta d'un cran de plus quand les alarmes retentirent.

Un train arrivait, et lui était à l'arrêt sur les rails. Une boule pesante

lui serra le ventre et remonta directement dans sa gorge. Il ressentit un gros coup de chaud et se rendit compte qu'il respirait tout à coup comme s'il venait de courir un cent mètres. Mais il ne voulait pas céder à la panique.

Réagis ! Réagis bon sang !

Il se jeta sur le bouton de contact : rien ne se produisit. Il essaya de sortir la clef magnétique, puis de la remettre en place : cela n'eut aucun effet. Cela ressemblait à une panne de batterie, il n'y avait pas un seul signal électrique à bord. L'horloge n'affichait rien. Il regarda en direction de la voie de chemin de fer. Il pouvait déjà distinguer les phares de la motrice et un long convoi de porte-conteneurs. Les barrières du passage à niveau se baissaient déjà. Après un rapide coup d'œil, il ne vit personne aux alentours. Il fallait se dégager, et maintenant !

Une nouvelle pression sur le bouton. Rien. Ou plutôt, si : au lieu du bruit habituel du démarreur entraînant le moteur, il entendit celui, plus sec, de la condamnation centralisée. Il était enfermé dans le véhicule !

La motrice ne se trouvait plus qu'à une centaine de mètres.

Un cri aigu s'échappa de sa gorge. Cette fois, la boule qui l'oppressait explosa. Il sentit ses jambes trembler. Elles lui faisaient mal comme après une grosse trouille. Sa respiration devenait trop bruyante, et il ne pouvait plus distinguer les détails. Tout juste cette lueur qui grossissait rapidement par la vitre latérale. Il tenta d'agripper les loquets enfoncés dans les garnitures des portières, actionna frénétiquement le bouton de la condamnation centralisée, mais rien ne bougea.

Les vitres !

Il déverrouilla en hâte sa ceinture et remonta ses jambes en les orientant en direction de la glace de sa portière. Le premier coup de talon partit de travers, à moitié contre le montant. Le deuxième fut encore plus violent, tellement qu'il pensa s'être cassé quelque chose dans le pied. Au moment où la vitre céda dans un fracas de miettes de verre, il entendit le bruit strident des roues bloquées de la motrice glissant sur les rails et le Klaxon que le conducteur actionnait frénétiquement. Le bruit sembla si proche et si puissant qu'il dut mettre ses mains sur les oreilles en un réflexe de protection.

Il lança ses jambes par la fenêtre et se retrouva à moitié dehors.

Encore un effort ! Il poussa sur ses bras du plus fort qu'il put, pivotant sur le montant de la portière. Quelques secondes et il courrait vers les barrières, tant pis pour la voiture.

On entend souvent dire que lorsqu'on est près de mourir, on revoit l'ensemble de sa vie comme si on assistait à un film. Tous les moments clefs et les rencontres importantes défilent à grande vitesse.

Ni le jour de son mariage, ni la naissance de son premier enfant ne réapparurent. Pas plus que le jour où il s'était cassé la jambe, petit, en tombant d'une branche. Tout se passa bien trop vite : la motrice les percuta, la voiture et lui, au moment même où il se relevait.

Dans cette soudaineté, la dernière impression sur ses rétines fut celle de ces deux énormes ronds de lumière accrochés à ce métal hurlant.

Et puis il ne vit plus rien.

Le téléphone de Luc vibra sur le bar de la cuisine. On aurait dit une vieille mobylette qui partait au loin. Il se leva d'un bond pour consulter l'appareil. Il espérait que ce soit un appel de Laura. Après tout, on dit que les grands esprits se rencontrent, et il pensait justement à elle. L'écran indiqua BOSS en lettres bleues fluorescentes. Ce n'était pas du tout ce qu'il attendait, mais il ne pouvait pas l'ignorer.

— Saint-Antoine.

Le ton était plus sec qu'il ne l'aurait voulu.

— Commandant, c'est le Colonel Reverdois. J'ai reçu un coup de fil du ministère en début de soirée. Vous avez une nouvelle affaire.

— Mon Colonel, je suis en permission pour encore quatre jours.

— J'annule votre permission.

Luc voulut protester, mais avant qu'il ait ouvert la bouche, le Colonel reprit la conversation d'un ton qui signifiait qu'il ne pourrait pas négocier une heure de plus.

— Vous partez dans la banlieue de Strasbourg. Un homme s'est fait percuter par un train sur un passage à niveau. Il a été retrouvé à cinquante mètres de l'impact. La victime est un chercheur en informatique, un ponte dans son domaine, et qui avait le bras long. J'ai reçu des

ordres du ministre de la Défense lui-même, il veut une enquête sur les circonstances de cette mort.

Tout en écoutant son supérieur, Luc était retourné s'asseoir. Il contemplait l'écran de son ordinateur ouvert sur une fenêtre intitulée « Nouveau message ». Cette histoire tombait très mal. Laura, sa compagne depuis deux ans, avait choisi ces quelques jours de congé pour lui annoncer la fin de leur histoire. Depuis son départ deux jours plus tôt, Luc était resté interdit, perdu. Ce soir, il avait trouvé les ressources pour réagir : il voulait la reconquérir, rattraper ses erreurs dans la mesure du possible. Il préférait lui écrire, pour choisir soigneusement ses mots dans le but de la convaincre.

C'était le moment qu'avait choisi Reverdois pour l'appeler.

Comme on griffonne sur un bout de papier, il tapa deux ou trois caractères au hasard tout en argumentant :

— Mon Colonel, je ne vois pas en quoi cela concerne l'armée et mon équipe.

— Commandant, je ne vous demande pas de comprendre mes ordres ni de les discuter !

Le ton était tellement protocolaire que Luc aurait pu se croire dans le bureau du Colonel. Ses relations avec son « patron » n'étaient d'habitude pas aussi tendues. Au fil des années et des missions, ils avaient appris à se connaître et à se respecter. S'il prenait ce ton, c'est qu'il avait dû se faire sévèrement tancer par son supérieur direct, au ministère.

— J'ai reçu moi aussi des ordres émanant du ministre lui-même, confirma-t-il, qui me demande une faveur. Et je vous confie cette mission parce que je vous fais confiance. Sans compter que vous êtes proche du lieu de travail de la victime, à Lyon, ce qui facilitera votre enquête. J'ai déjà organisé votre transport. Un C-135 vous attend sur la piste de Corbas, il vous servira de taxi jusqu'en Alsace. Prenez les coéquipiers que vous voulez, puis rendez compte, à moi uniquement. Vous rentrerez rapidement, je serai satisfait et le ministre aussi. Le pilote vous remettra un dossier préliminaire sur la victime.

Le Colonel coupa la communication sans autre forme de procès, laissant Luc avec son téléphone sur l'oreille, la bouche ouverte comme s'il avait encore la moindre chance d'exprimer quelque idée.

— On ne discute pas les ordres, j'ai moi-même reçu des ordres, gna-gna-gna, dit-il au téléphone raccroché, imitant une voix de dessin animé.

Luc sourit tout seul à ses propres gamineries. Malgré la situation, il avait retrouvé sa bonne humeur.

Il se jeta au fond du canapé et prit le temps de réfléchir deux minutes. Un accident entre une voiture et un train, cela ne devait plus être si courant. Tout était si sécurisé, maintenant. Il fallait qu'il se renseigne là-dessus. Son regard dévia naturellement vers son ordinateur portable encore ouvert sur la table basse. Le gros des connaissances humaines était accessible par Internet : autant commencer par-là. Il prit son MacBook sur les genoux et lança une recherche sur Google.

« Accident voiture-train » : 613 000 résultats. Il fallait affiner. « Accident passage à niveau » : plus d'un million. Le chiffre fit souffler le policier, mais au bout de quelques secondes, un lien attira son regard. Une vidéo, plus exactement un extrait du journal de la première chaîne que Luc visionna. Le journaliste expliquait qu'il y avait encore 400 passages à niveau jugés dangereux en France, sans feu de signalisation ni barrière. Il parlait de plus d'une centaine d'accidents et une trentaine de morts, rien que pour l'année précédente. Beaucoup plus que ce à quoi Luc s'attendait.

La victime se trouvait à l'extérieur de son véhicule, pourtant le train l'avait heurtée, puisque l'on avait récupéré son corps à cinquante mètres du point d'impact initial. Cela non plus, ce ne devrait pas arriver si fréquemment. Au moins, le corps n'était peut-être pas trop abîmé, et il pourrait faire pratiquer une autopsie. Il restait possible que cet homme ait simplement fait un malaise au mauvais endroit et au mauvais moment. Il avait beau chercher, il ne voyait pas en quoi cela concernait la cellule d'enquête qu'il dirigeait.

Elle dépendait avant tout de l'armée. Elle avait été créée à l'époque pour mener une discrète investigation sur le suicide de Bérégovoy en 1997. Les résultats de celle-ci n'avaient jamais été rendus publics, de hautes instances décidant s'il y avait des suites judiciaires à donner ou non. La cellule fut dissoute juste après la remise du rapport, mais l'idée de créer un service de recherche propre aux armées persista. En 2001, l'armée réactiva le groupe pour résoudre des affaires judiciaires au sein des corps.

C'était une police des armées, en articulation avec la justice militaire. Mais petit à petit, ses prérogatives s'étendirent pour enquêter sur des affaires civiles impliquant l'armée ou ses intérêts, où que ce soit dans le monde.

Luc rejoignit cette équipe en 2002 après une formation de droit civil et militaire et un stage de neuf mois au sein du N.C.I.S. Il avait pu apprécier les méthodes et techniques américaines, étant autorisé à les suivre en tant qu'observateur lors de différentes missions. Il arriva dans le groupe d'enquête après un long passé militaire : débutant à la Gendarmerie Nationale où il effectuait son service, il s'engagea ensuite en 1988, puis après quelque temps aux commandos parachutistes, il passa notamment plusieurs années au service de la D.G.S.E. pour finir par demander une mutation au sein de cette toute nouvelle équipe, et sortir un peu du « clandestin ».

En 2003, il prit la tête de l'une des cellules d'enquête. Depuis lors, il était resté à ce même poste : les méthodes de travail ainsi que les équipes qu'il avait en charge lui convenaient tout à fait, et les activités, en un mélange de psychologie, de recherche, d'analyse et d'investigations, étaient variées. Avec le petit bonus de certaines interventions musclées.

Pour l'heure, Luc ne comprenait pas pourquoi il se retrouvait chargé de cette enquête. Pour réveiller un ministre en pleine nuit, il devait s'agir de quelqu'un de haut placé ou d'une personne que l'armée surveillait de près. Ce ne serait pas la première fois : il devrait faire ce qu'on lui demandait, obéir aux ordres constituait la base de tout système hiérarchique.

Il n'avait pas le choix. Il archiva ses recherches dans un nouveau dossier, puis bascula sur l'application de courrier électronique.

Il contempla son ordinateur, seul lien avec Laura pour l'instant. Il hésita à le refermer. De toute façon, il aurait sûrement le temps de rédiger son e-mail dans l'avion. Il ferma le portable et l'emmena dans la chambre pour le glisser avec les quelques affaires qu'il allait rassembler.

Deux petits jours d'enquête, et ce serait terminé.

Luc était arrivé avec une avance de vingt minutes. La moto offrait des avantages indéniables. Remonter les files aux feux, se faufiler dans la circulation. Malgré l'ambiance anti-motarde et répressive du moment, il n'aimait pas se déplacer autrement qu'en deux-roues. Depuis l'âge de seize ans, alors qu'il avait découvert sa passion avec l'essai d'une Moto Guzzi de cinquante centimètres cubes à boîte manuelle, il en avait toujours possédé une.

Il avait déjà passé les sécurités quand le bruit caractéristique de la voiture d'Eric Bremer le fit se retourner. Luc regarda l'antique Peugeot 504 se trouver une place sur le parking des pompiers de l'aérodrome. Cette vieille lady faisait la fierté de son collègue, et il était incapable de s'en séparer. Luc comprenait très bien : il n'aurait voulu se séparer de sa Ducati pour rien au monde.

Au téléphone, il lui avait parlé de cette nouvelle affaire un peu spéciale, il avait mentionné le caractère d'urgence et l'heure de départ depuis l'aérodrome de Corbas, à côté de Lyon. « Bof, de toute façon il n'y avait rien d'intéressant à la TV, » avait répondu Bremer. Luc avait souri en raccrochant : son équipier n'avait pas de télévision.

Ils se retrouvèrent au pied du C-135 qui les attendait, moteurs tour-

nants. Ils montèrent à bord et s'installèrent sur les sièges aménagés à l'arrière de la cabine de pilotage. Luc remarqua la tête mal réveillée du sergent qui sécurisait l'ouverture arrière de l'appareil et qui vint ensuite s'assurer que les deux hommes avaient bouclé leurs harnais, glissant au passage une plaisanterie sur son chargement un peu spécial. Comme Luc répondait par un sourire las, le sergent laissa tomber sa vanne. Il alla prévenir les pilotes que tout était paré pour le décollage, puis finit par s'installer sur un siège près de la porte latérale du Transall. Quelques secondes plus tard, il fermait déjà les yeux.

Luc attrapa un casque, aussitôt imité par Bremer, assis juste en face de lui.

— Salut, chef, t'as une sale gueule, lança son coéquipier.

Luc se rendit compte qu'ils ne s'étaient pas vus depuis un moment. Il observa quelques instants son collègue. Les gros écouteurs lui donnaient un air de pilote de la Seconde Guerre mondiale, surtout avec ce cuir à col mouton qu'il trimballait partout. Luc esquaissa un sourire en retour.

— Salut, répondit-il.

Il lui tendit le dossier que le pilote lui avait remis avant de monter à bord.

— Tu trouveras un petit topo sur ce qui va nous occuper cette nuit, ajouta-t-il.

— C'est un rapport de la D.C.R.I. , commenta Bremer en prenant un air dégoûté.

Luc haussa les épaules en écartant les mains devant lui, un grand sourire sur le visage signifiant que c'était tout ce qu'on lui avait donné.

Bremer lut le premier feuillet à voix haute en adoptant un ton digne d'un documentaire animalier.

— Ian Antonov... (il marqua un petit temps, fouillant le texte) cinquante-trois ans, était un chercheur en informatique, spécialisé en systèmes automatisés et intelligence artificielle. Le seul lien qui le rattache à l'armée est qu'une partie des subventions dont bénéficie son laboratoire de recherche provient directement du ministère de la Défense. Il pourrait y avoir des débouchés militaires, d'après certains décisionnaires des think tanks français. Il semble qu'Antonov devait se rendre à Strasbourg pour

présider une conférence sur l'état des recherches en intelligence artificielle au niveau européen. Sinon... deuxième génération en France, ses grands-parents sont d'origine russe. Patati patata, je te passe la liste exhaustive des publications de notre rat de laboratoire. Pas de femme, pas d'enfant, j'avais donc raison : ce gars devait dormir dans son labo.

Bremer referma le dossier d'un coup, faisant claquer la pochette.

— Bon, mise à part la collaboration avec l'armée, il n'y a rien qui peut nous aider dans ce dossier. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Il s'est fait percuter par un train sur un passage à niveau de la banlieue de Strasbourg. J'ai reçu un coup de fil de Reverdois, et lui, du ministre de la Défense.

— En gros, on va sur place parce que ce type avait des relations. Et on se demande où vont nos impôts. (Bremer consulta sa montre.) Combien de temps de voyage ? ajouta-t-il.

Luc observa son partenaire. Il faisait le beau, mais lui aussi avait l'air crevé, avec ses traits tirés, son teint d'aspirine et ses cheveux sales.

— D'après le pilote, quatre-vingt-dix minutes. Assez pour que tu puisses faire un petit somme. Je te secoue avant qu'on pose les roues sur le tarmac alsacien.



LUC AVAIT PROFITÉ du vol pour rédiger son e-mail à Laura, ce qui, contrairement à son estimation, l'avait occupé la plupart des soixante premières minutes de vol, puis il avait réveillé Bremer juste au moment de la phase d'atterrissage pour qu'il ait le temps d'émerger avant de commencer le boulot.

Dès qu'ils avaient atterri, Bremer s'était chargé de louer une voiture pendant que Luc cherchait un moyen de rentrer assez vite à Lyon, une fois les premières constatations faites. Quand il en parla au pilote du C-135, il apprit qu'un autre avion, affrété pour Lyon, devait décoller à quatre heures trente. Reverdois s'était occupé de leur intendance : deux places assises leur étaient déjà attribuées. Saint-Antoine avait l'habitude de se débrouiller en autonomie quasiment complète et il appréciait cette

liberté. Or cette marque de prévenance montrait que le Colonel suivait cette affaire de près, ce qui n'était pas bon signe.

Il comptait boucler une synthèse pour la forme, remettre son rapport et s'en tenir là. Pas d'erreur possible sans implication plus avant, et ce serait très bien comme cela.

Ils arrivèrent sur les lieux de l'accident à deux heures du matin. La circulation avait été coupée sur la rue et sur la voie ferrée. Deux énormes ballons blancs émettaient une puissante lumière et éclairaient le passage à niveau sur plus de cinquante mètres. On y voyait comme en plein jour.

— On dirait qu'on arrive juste à temps, dit Bremer. Regarde, les pompiers finissent de découper la bagnole.

— Au moins, le train n'a pas déraillé, sinon on aurait pu avoir plusieurs victimes. Ouah ! La voiture est presque encastrée sous la motrice...

Bremer montra du doigt deux uniformes qui se dirigeaient au pas de course vers la voiture.

— Tiens, les gendarmes viennent nous contrôler.

Luc dut montrer sa carte par la fenêtre au premier, qui les laissa passer sans question, puis il se gara au plus près de la voie de chemin de fer. En ouvrant la portière, il se tourna vers Bremer.

— Bon, tu t'occupes de faire rapatrier le véhicule et tout ce qui s'y rattache sur le labo de Chandler. Je vais voir le corps et le responsable chez les Gendys.

Éric Bremer hocha la tête en signe d'approbation, attrapa son sac à dos à l'arrière de la voiture et sortit : il se dirigeait déjà vers le chef d'agrès des pompiers tandis que Luc verrouillait le véhicule.

Luc marcha sur une cinquantaine de mètres le long de la voie ferrée en direction de deux gendarmes qui gardaient le corps. Un drap blanc le recouvrait afin de masquer la victime aux yeux des éventuels badauds. En arrivant près des militaires, il montra sa carte tricolore.

— Commandant Saint-Antoine. Je suis chargé de l'enquête. J'aimerais voir votre supérieur, s'il vous plaît.

Luc s'adressait au gendarme le plus ancien, même si celui-ci était moins gradé que son jeune collègue. Au fil des affaires, il avait appris à respecter ses aînés et leur expérience, bien avant leur grade.

— Sous-brigadier Morand, Commandant. Je vais chercher le Lieutenant Duchesne, c'est lui le plus gradé sur les lieux.

Il avait sorti sa phrase d'un coup, comme un dialogue tiré d'un mauvais film. Le jeune gradé se tenait toujours figé au garde-à-vous.

— Merci, Morand. Je jette un œil en vous attendant, répondit Luc en désignant du pouce la forme cachée par le linceul.

Le sous-brigadier se pressa en direction du passage à niveau. Luc se retourna vers le jeune en haussant les sourcils. Celui-ci soutint son regard quelques secondes, hésitant sur l'attitude à adopter. Luc devinait très bien ce qui se passait dans sa tête. Il était d'un grade supérieur, mais l'enquête était sous l'autorité du Lieutenant Duchesne, et le gendarme aurait préféré l'attendre. Le jeune homme se décida soudain et se détourna pour laisser l'accès vers le corps.

— Bien sûr, Commandant, reprit-il d'un ton plus affirmé. On a fait les premières mesures. La victime a volé sur presque cinquante mètres, dit-il d'un air excité.

Luc s'approcha du drap blanc en rangeant sa carte dans son blouson et sortit une petite lampe de poche. Il s'accroupit près du corps et commença par balayer les environs du faisceau de sa lampe.

— Nous avons tout ratissé, Monsieur. Il n'y a rien d'autre, dit le jeune gendarme.

Luc continua comme s'il n'avait rien entendu. Quelques secondes de

plus à sonder les alentours qui signifiaient : « je fais comme je l'entends », puis il souleva le drap de moitié. Au premier coup d'œil, l'homme lui parut plutôt en bon état, compte tenu de la puissance du choc.

Il ne voulait pas déplacer le corps avant que le médecin légiste n'en donne l'autorisation, il se contenterait donc d'une exploration sommaire. La taille de la flaque de sang coagulé sur le sol juste sous la tête montrait que l'hémorragie avait été faible. Il se pencha vers le sol, curieux de voir le visage de sa victime. Il ne put retenir un mouvement de recul : appuyé contre les galets de la voie ferrée, le visage écorché vif n'avait plus rien d'humain. C'était comme s'il avait atterri face la première contre les graviers.

En mettant la tête au ras des cailloux, Luc vit qu'il manquait une bonne partie du nez, devenu une cavité béante communiquant avec la bouche. Les yeux étaient renfoncés dans leurs orbites. Le reste du visage mélangeait sang, peau, terre et gravillons en un patchwork improbable. L'hémorragie avait dû être stoppée par l'appui contre les galets, ce qui expliquait qu'il y avait si peu de liquide sur le sol.

— Pourquoi le corps est-il encore là ? Le légiste n'est pas venu ? demanda Luc sans se retourner.

— En fait, on a reçu l'ordre d'attendre quelqu'un de Lyon. Je présume qu'il s'agit de vous, Monsieur.

Le Colonel Reverdois avait donc fait en sorte de prévenir les locaux. Il a hâte de classer l'affaire, se dit Luc. Il l'avait bien fait ressentir pendant leur conversation téléphonique. Un homme avec suffisamment de relations pour que sa mort dérange un ministre et une cellule d'enquête en quelques heures, et dont on ne savait presque rien, avait chamboulé la soirée de Reverdois. Quand la chaîne hiérarchique se voit à ce point court-circuitée, c'est qu'il se trame quelque chose de plus gros qu'un accident.

Le gendarme ne regardait plus en direction de Luc. Il parlait en fixant au loin, comme au garde-à-vous. Il voulait éviter la vision de la silhouette étendue sous les draps. Malheureusement, songea Luc, ce n'est plus le genre de chose qui m'impressionne. Il fit le tour du corps et souleva légèrement le drap. La victime reposait sur le ventre, et mises à part les traces

d'hémorragie par ce qui restait des oreilles et du nez, seule la disposition peu naturelle des jambes attirait l'attention. Une personne renversée par une voiture serait peut-être dans le même état.

Il vit Bremer arriver au loin avec le sous-brigadier Morand et celui qui devait être le Lieutenant Duchesne. L'officier, longiligne et sec, avait une démarche saccadée qui le fit sourire. Dans un flash visuel, l'individu lui évoqua Longtarin, le gendarme de Gaston Lagaffe. Il n'aurait su trop dire pourquoi, mais il avait toujours imaginé ce personnage de bande dessinée avançant comme cela, par secousses.

Il rangea sa lampe de poche et revint vers le jeune gendarme, qui se tenait à nouveau au garde-à-vous. Celui-ci se décala de quelques centimètres, comme si Luc était subitement devenu contagieux.

Bremer et les deux gendarmes parvinrent vite à leur niveau.

— C'est bon, je me suis entendu avec le Lieutenant Duchesne, dit Bremer en désignant celui-ci du pouce.

Longtarin hocha la tête, et Luc dut réprimer son sourire.

— Vous pouvez rapatrier la voiture, mais j'ai suggéré de faire venir le corps à l'IML de Strasbourg, dit le Lieutenant. Vous aurez le rapport d'autopsie demain en fin de journée, ajouta-t-il.

— Très bien. Merci de votre coopération.

— Puis-je vous demander quelque chose ?

— Bien sûr.

— Pourquoi mener une enquête ? Tout indique que c'est un accident. Enfin, c'est vrai que le corps se trouve loin du point d'impact, mais on a vu plus bizarre, lors de gros cartons, par exemple.

— En fait, je ne sais pas trop. Votre question est légitime, et tout ce que je peux vous dire pour l'instant, c'est que j'ai reçu des ordres. Le gars devait être assez haut placé pour qu'on jette un peu d'argent public par la fenêtre.

Le Lieutenant fit une grimace, signifiant son mécontentement. Il avait sûrement déjà eu affaire, au cours de sa carrière, à un ou deux écarts, quelque chose qui n'aurait peut-être pas mérité l'attention de la Gendarmerie. Il montra qu'il comprenait plus ou moins la situation en secouant doucement la tête. Puis, regardant le drap qui contrastait avec le gravier sombre de la voie, il s'adressa directement à Luc.

— Bien. Je fais pratiquer l'autopsie et vous envoie une copie du rapport, ainsi que toutes nos mesures sur les lieux.

Il jeta un coup d'œil à Bremer, puis ajouta :

— Je vous envoie ça où ?

Il avait insisté sur le mot « où », comme pour exprimer ses doutes quant au service d'enquête que représentaient Saint-Antoine et Bremer.

— Je vous laisse un numéro de fax et un e-mail. Je préfère l'e-mail, cela dit. Tout le reste des pièces à conviction et toutes les infos utiles que vous pourriez nous communiquer sont à nous faire parvenir là.

Luc sortit une carte de visite en guise d'explication, et le lieutenant la lut à voix haute.

— Cellule d'enquête aux Armées. Connais pas, commenta-t-il.

— On est assez discrets, dit Bremer en souriant.

C'était à chaque fois la même chose. Avec un service aussi peu connu que le leur, ils avaient parfois du mal à faire valoir leur autorité, surtout auprès de leurs collègues des forces de l'ordre. Pour prouver leur fonction, ils possédaient des papiers officiels ressemblant beaucoup aux cartes de Police. Une carte d'identité militaire barrée d'un bandeau tricolore. On pouvait y lire, marqué en toutes lettres « Officier de police judiciaire ». Quand ils avaient besoin de se présenter à des personnes civiles, ils se contentaient de dire « Police » ou « Gendarmerie », selon leur humeur. Cela suffisait généralement à satisfaire la curiosité des gens.

Bremer et Saint-Antoine saluèrent les gendarmes en citant les grades, comme ils l'auraient fait à l'armée. Ces derniers rendirent un salut militaire. Tandis qu'ils quittaient les lieux, Luc se demanda si son boulot ne serait pas plus facile s'il bossait dans un service un peu plus « officiel ». Après tout, les flics locaux n'avaient pas posé de réelles difficultés. Non, finalement, il aimait bien le mystère et le caractère officieux inhérents à son groupe d'enquête. Un petit côté agent secret qu'il affectionnait, comme si cela contentait le petit garçon qu'il avait été, rêvant de devenir un jour James Bond, ou encore l'un des superagents de la cellule antiterroriste de la série MI-6.

Ils remontèrent dans la voiture de location. Luc ne démarra pas tout de suite, absorbé par ses pensées. Bremer s'installa confortablement,

baissant son siège afin d'allonger les jambes comme s'ils allaient planquer toute la nuit.

— Qu'est-ce que tu en penses ? finit par demander Luc.

— La même chose que toi : rien pour l'instant. Il y a juste l'emplacement du corps qui est un peu bizarre. Mais on a vu pire. J'imagine que le gars a voulu sortir de sa voiture en voyant la motrice approcher, mais qu'il a réagi un peu tard. Peut-être un malaise ?

— Je ne sais pas. Si un train me fonçait dessus, j'aurais tendance à pas trop traîner sur place. Et puis, tu as vu ? Depuis le passage à niveau, on a une vue plongeante sur la ligne de chemin de fer, sur au moins deux cents mètres. Impossible de rater une loco qui arriverait avec ses feux allumés.

Bremer contempla l'ensemble de la scène depuis leur point de vue. Même à trois heures du matin, on voyait loin le long de la voie ferrée.

— Il aurait dû descendre plus tôt ?

— En tout cas, c'est ce que moi j'aurais fait.

— C'est pour ça que j'ai demandé l'autopsie, répondit Bremer. On verra si ce... (il s'interrompt pour relire son carnet de notes) Antonov a fait un malaise qui l'aurait empêché de sortir de sa caisse à temps. J'ai fait envoyer ce qui reste au labo d'Ecully et j'ai prévenu Chandler qu'il aurait du boulot demain.

— On retombe sur ce que je disais : cela ne colle pas avec la position du corps.

Bremer ne répondit pas. Il se contenta de tapoter l'horloge en haussant les épaules.

Trois heures du matin. Plus rien ne les retenait sur les lieux, Luc tourna la clef de contact. Le moteur démarra, secouant légèrement la voiture. Une petite sonnerie emplît l'habitacle, signifiant que les ceintures de sécurité n'étaient pas en place. Luc attacha la sienne et se tourna vers son collègue.

— OK, fit-il. On rentre dormir et on se retrouve au labo. Rendez-vous vers 11 heures. Chandler aura avancé sur l'épave, et moi, j'aurai reçu le rapport préliminaire d'autopsie. On fera alors le point avec un peu plus que des spéculations.

Éric Bremer acquiesça tout en basculant le dossier du siège en arrière.

— Moi, je peaufine ma technique de sommeil fractionné.

La voiture fit demi-tour, remonta la rue sombre. La dernière que Ian Antonov avait vue avant son accident, pensa Luc.

Le laboratoire était en pleine effervescence. Des lignes de chiffres défilaient sans fin sur un écran plat fixé au mur au-dessus d'un long plan de travail. Une machine installée près de la fenêtre émettait régulièrement des petits bips en allumant une diode bleue. Une autre, à côté, était surmontée d'un bocal en verre, donnant une allure de vulgaire mixeur à l'ensemble, et montrait des histogrammes animés sur un écran LCD.

Une paillasse de carrelage blanc séparait l'espace en deux parties distinctes. Elle était recouverte d'éprouvettes, de papiers annotés et d'une multitude de pièces détachées d'électronique et d'informatique. Vers la porte, des tabourets entouraient une longue table.

Tout dans cette pièce semblait bouger, tout était en activité, comme une petite ville de robots, où tous seraient affairés, chacun sachant ce qu'il avait à faire. La cité des automates. Un brouhaha d'imprimantes, de moteurs électriques et de bips électroniques combinés avec toutes sortes d'éclairs lumineux contribuait à créer une ambiance unique.

Chandaartalmut Patel n'était pas gêné par toute cette agitation. C'était son milieu, son territoire, qu'il fréquentait depuis plus de trois ans, alors qu'il avait été recruté dans la cellule d'investigation. En tant que

chef du laboratoire, il supervisait toutes les analyses scientifiques que le commandant Saint-Antoine requérait lors de ses enquêtes.

Le titre de chef le faisait sourire, lui qui n'avait en fait personne sous ses ordres. Il faisait toutes les expertises lui-même, à l'exception des médico-légales. Quand quelque chose dépassait son domaine de compétence, il était mandaté pour choisir un expert adapté sans avoir besoin d'en référer à une autorité supérieure. Pour les autopsies, en revanche, Saint-Antoine avait l'habitude de s'adresser à un médecin légiste des armées qui se déplaçait à l'I.M.L.¹ chaque fois que cela était nécessaire.

Alors que le scientifique observait les résultats qu'un automate du laboratoire avait imprimés, la voix de Luc Saint-Antoine résonna dans son dos.

— On fait le point, Chandler.

Dès leur rencontre, le commandant avait décidé de renommer Chandaartalmut. Il trouvait le nom impossible à mémoriser. Et comme il reconnaissait dans l'attitude du scientifique quelque chose du personnage de la série *Friends*, le surnom fut tout de suite trouvé. C'était très vite entré dans les habitudes des gens le côtoyant, si bien que tout le monde avait fini par faire de même.

Chandler posa la petite feuille imprimée sur une pile de dossiers : ce n'était pas une requête, mais un ordre. Il avait appris à la longue à reconnaître cette façon autoritaire de parler. Elle ne servait pas à le rabaisser et elle n'avait aucun rapport à l'autorité. Non, simplement, le patron parlait comme cela lorsqu'il était sous pression. Et il se sentait sous pression dès lors qu'il avait une enquête sur les bras.

Chandler rassembla ses notes et se retourna. Luc et Bremer occupaient chacun un tabouret dans un coin du labo. Il prit une grande inspiration, comme s'il allait faire un exposé devant un amphithéâtre plein d'étudiants avides de connaissances.

— Bon, une petite devinette pour commencer. Qu'est-ce qui pousse un type à vouloir sortir à tout prix de sa voiture par la fenêtre ?

Chandler faisait de son mieux pour garder un air professoral sans se mettre à rire. Il savait au fond de lui que cela ne prendrait pas, mais cette mise en scène l'amusait.

— On a eu une nuit trop courte ; avance ! lâcha Luc.

Ton sec, on ne plaisante pas ce matin. OK, se dit Chandler. Mais j'avais prévu le coup.

Il se retourna, attrapa sous la paillasse deux gobelets de café et, dans l'inertie, finit sa rotation en les posant en face de ses collègues. D'un geste fluide, il glissa un dossier agrafé vers chacun et mesura l'effet de son petit tour, un sourire commercial digne d'une marque de dentifrice fixé sur son visage hâlé.

Après quelques secondes, satisfait, il reprit son exposé.

— L'autopsie ne montre rien. Le type a plutôt bien résisté. Je veux dire, pour quelqu'un qui s'est mangé une locomotive. Une grosse partie de l'énergie du choc s'est dissipée dans le véhicule, entre la victime et la motrice.

— En quoi ça nous aide ? demanda Bremer en bâillant.

— Ça nous aide en ceci que je peux vous dire que Ian Antonov, malgré son âge, était en très bonne santé. Pas de problème cardiaque, pas de trace d'A.V.C. aucun signe pour une quelconque défaillance qu'il aurait eue au volant et qui l'aurait obligé à s'arrêter subitement là où a eu lieu l'accident.

— Ce serait déjà pas de bol, reprit Bremer, le nez dans son café.

Luc et Chandler le regardèrent lentement, puis échangèrent un regard qui voulait dire : mais qu'est-ce qu'il a ce matin ?

— Pas de bol, reprit le scientifique. Donc, le type ne fait pas de malaise. Mais apparemment, il est bloqué dans sa voiture pile au moment où le train arrive. Là, on peut dire que ce n'est pas de bol.

Devant le regard interrogateur des deux policiers, il reprit :

— Bon, je n'ai eu la voiture que vers neuf heures et demie, je n'ai pas eu le temps de tout analyser mais je peux vous dire ceci : je pense que le gars a essayé de sortir par tous les moyens, mais qu'il était bloqué dans sa voiture. Je m'explique : un, la condamnation centralisée a été retrouvée enclenchée ; deux, tout le système électronique était en rade, donc il n'avait aucun moyen d'ouvrir de l'intérieur, d'autant plus que c'est l'un de ces modèles avec les loquets intégrés dans la garniture de la portière ; trois, j'ai trouvé plusieurs traces de talons sur les montants à l'intérieur et sur les débris de verre encore en place. Comme s'il avait essayé de défoncer la vitre pour sortir de la voiture. Ma conclusion : il était pris au

piège et conscient lors de l'impact. Il était même presque sorti, vu l'état du corps.

— C'est vrai que quelque chose ne collait pas, sur les lieux : il était si bien conservé pour une collision d'une telle force que j'ai eu du mal à croire qu'il se soit fait éjecter de la voiture, confirma Luc.

— Ça craint, cette histoire. Ce n'est plus du tout un accident, dans ces conditions, dit Bremer en se grattant la tête.

Plongé dans ses pensées, Luc essayait de se mettre à la place d'Antonov, luttant pour sortir de la voiture, paniquant en voyant les phares du train qui approchait.

— Ce n'est pas tout. Je vais maintenant vous expliquer pourquoi je mérite une augmentation, enchaîna le scientifique avec le même sourire de spot publicitaire.

» Puisque votre victime a été bloquée dans sa caisse, disons, à l'insu de son plein gré, je me suis demandé comment je m'y prendrais, moi, pour coincer quelqu'un comme ça. Après quelques renseignements glanés sur Internet et auprès des fournisseurs d'alarmes et de systèmes de protection, j'ai trouvé un moyen.

Chandler retourna un écran en direction de son public. Devant la mine fatiguée des deux hommes, il abrégua ses effets de scène.

— Je vous présente le système antivol No-CarJack, marque sous copyright et tout le toutim.

Le navigateur Internet montrait un site dont le logo comprenait une voiture, une télécommande et un téléphone cellulaire imbriqués en une figure géométrique complexe.

— Ce système est conçu pour se protéger du vol par carjacking, expliqua-t-il. Tu es arrêté au feu, et quelqu'un te rentre dedans. Tu descends voir les dégâts, et un complice monte dans ta caisse alors que tu es concentré sur le parechoc arrière. En gros, le voleur se retrouve avec tes papiers, la voiture et les clefs, l'antivol, et parfois même la carte grise.

» Eh bien avec ce système, juste après le vol, tu composes un numéro de téléphone, puis tu envoies un code. Le boîtier le reconnaît, commande un coupe-circuit et la condamnation centralisée des portes. Le type se retrouve pris au piège dans un véhicule qui décélère jusqu'à être bloqué à l'arrêt. Si tu as en plus l'option GPS, tu peux donner la position précise

aux forces de l'ordre qui vont aller cueillir le voleur en flagrant délit. De loin, cela paraît un système idéal.

— OK, répondit Luc. Je vois où tu veux en venir. Si tu connais le numéro et le code, tu peux faire une bonne blague et coincer le propriétaire dans sa propre voiture.

— Exactement. Je n'ai pas encore eu le temps de prouver ce que j'avance, mais la voiture en est équipée. J'ai même contacté la société qui a monté le système. Il ne me manque qu'une commission pour savoir si un coup de fil a été donné vers ce numéro et quand.

— Bremer va t'arranger cela.

La phrase n'était pas finie que le capitaine téléphonait déjà au service des transmissions.

— Mais c'est un peu gros qu'une telle blague se termine aussi mal, enchaîna Luc. Combien de chance y avait-il pour que la voiture s'immobilise sur le passage à niveau ? Et combien pour qu'un train arrive pile à ce moment-là ? Il y a quelque chose qui nous échappe. Ce sont trop de coïncidences pour que j'y croie.

— C'est là où j'en suis : je voudrais démonter le système GPS, pour analyser le trajet d'Antonov jusqu'à son accident. Cela pourrait nous permettre de comprendre comment il s'est retrouvé sur les rails.

Luc acquiesça.

Bremer, qui avait fini de téléphoner, tendit un papier à Chandler.

— Le numéro du technicien des transmissions que tu peux contacter. Tu as l'accord de principe, j'ai expliqué que la rapidité primait dans ce genre d'affaires, et comme la victime était proche de nos chers patrons, je sens que cela va nous dispenser des lenteurs administratives habituelles.

— Résumons, reprit Luc. On a un type en bonne santé qui n'a pas fait de malaise, qui n'avait aucune raison de s'arrêter au milieu d'un passage à niveau. On a une voiture quasi neuve, une Audi, donc peu de chances pour qu'elle tombe justement en panne à cet endroit. Et on a un système antivol qu'on peut activer à distance de manière à bloquer le conducteur dans son propre véhicule. En bref, on a un accident avec un fort goût de meurtre prémédité. Non, parce que moi, j'ai du mal à croire à toutes ces coïncidences.

» Bon, Bremer, tu te charges de l'entourage, des fonctions du profes-

seur à la fac et ailleurs, de ses comptes, ses vices, bref, tout. Tu connais ton taf. Chandler, tu creuses les infos du GPS et tu confirmes ton hypothèse pour l'alarme. Tu m'appelles dès que tu as des résultats.

— Une dernière chose, dit Chandler. Le rapport d'autopsie mentionne cinq cents euros retrouvés dans le slip de la victime. Je vois pas trop ce qu'il foutait avec du liquide planqué à un tel endroit, alors je préfère vous le signaler.

Luc se leva en s'étirant longuement et finit en bâillant :

— Aucune idée. Il avait peur de se faire détrousser ?

Il prit sa veste et enchaîna.

— On garde cela en mémoire. Je me charge du laboratoire d'Antonov à la fac. Oh, et merci pour les cafés !

1. Institut Médico-Légal.

Le tableau noir était couvert de signes. Des maths. Oui, c'est ça : des mathématiques, équations différentielles et autres joies à doubles inconnues. Tout ce qu'il peut y avoir de plus transcendant à écrire sur un tableau noir.

Clarisse Debrun sortit subitement de sa rêverie. Sa voisine d'amphi venait de se faire interpeller par le professeur. Elle bredouillait une réponse que Clarisse elle-même, pourtant à quelques mètres de la jeune femme, avait du mal à comprendre.

La pauvre. C'était précisément ce qu'attendait le professeur Riche. Sa fonction principale au sein de la fac était d'enseigner les mathématiques. Du moins, c'était ce que prétendait la plaque apposée sur son bureau. Clarisse y était allée une fois, rendre un devoir en retard — il avait pris un plaisir non dissimulé à l'humilier devant sa secrétaire et les quatre étudiants qui patientaient dans le couloir, avec sa porte grande ouverte. En fait, elle pensait que ce boulot servait de planque, une excuse pour pouvoir défouler son agressivité en faisant des remarques désobligeantes aux étudiants qu'il pouvait approcher, que ce soit lors d'un cours magistral ou lorsqu'il arrivait à obliger l'un d'eux à venir dans son antre. Il s'arrangeait toujours pour rabaisser les jeunes gens qu'il interrogeait. Au mieux. Au pire, il en faisait son bouc émissaire durant

les deux heures d'amphi et profitait de la moindre occasion pour revenir à la charge.

Cette fois, la camarade de Clarisse eut plus de chance. Malgré sa réponse inaudible, elle en fut quitte pour une remarque acerbe sur sa façon de s'exprimer qui devait expliquer ses résultats du premier semestre.

L'aventure de l'étudiante semi-muette permit à Clarisse de se recentrer sur la réalité. Il fallait se préparer à changer d'amphithéâtre pour le cours suivant. Comme s'il avait entendu ses pensées, le professeur annonça qu'il comptait terminer au plus vite, sur un ton hésitant entre l'agressivité et la dépression. Il faudrait qu'il se trouve une copine, celui-là, songea Clarisse.

À l'annonce du professeur, elle rassembla rapidement ses affaires, sauvegarda son fichier de notes et ferma son ordinateur portable. Elle jeta tout son fourbi au fond de son sac, emballa le portable dans un étui et le glissa avec précaution au-dessus de son matériel. Puis elle se dirigea vers la sortie, près des tableaux. En descendant l'escalier, elle remarqua une note sur le panneau d'affichage. On enjoignait les étudiants concernés à remettre le devoir de gestion avant quatorze heures cet après-midi. Tout travail non rendu à cette date ne serait pas noté, précisait la fiche.

Merde ! Elle avait complètement oublié de le prendre ce matin. Comme tous les jours de cours en amphi, elle s'était réveillée à la bourre, courant littéralement dans le petit appartement pour se doucher, fourrer ses affaires dans son sac en engloutissant un gâteau sec et sortir en coup de vent, le tout en moins de dix minutes. Évidemment qu'elle avait oublié le devoir de gestion !

Clarisse passait toutes ses soirées sur ses ordinateurs, à discuter sur I.R.C. , à programmer, à essayer des jeux, à casser des codes. Elle abusait beaucoup de ce temps nocturne, surtout quand elle savait qu'un cours magistral était au programme du lendemain. Elle pourrait alors somnoler tranquillement en prenant un minimum de notes et récupérer de ses nuits. Tant qu'elle arrivait à maintenir le niveau à la fac, elle avait l'intention de continuer cette double vie.

Il fallait qu'elle retrouve ce foutu devoir. Il comptait pour la moyenne

annuelle en gestion, et cette matière concernait un bon pourcentage de la note finale, nécessaire pour le passage en maîtrise. Elle devrait faire ce qu'il fallait pour le rendre avant quatorze heures.

Clarisse se faufila entre les étudiants pour sortir en vitesse et se dirigea vers la petite cafétéria à la sortie du bâtiment.

Le « Boui-boui » portait bien son nom. Ce distributeur de malbouffe aurait pu tenir dans un baraquement de chantier. La décoration était minimaliste : des couvertures de magazines à l'extérieur, comme un kiosque à journaux, et un style récup' à l'intérieur, avec tables de cours et sièges en plastique, bar en formica et gondole en plexi. Elle passa entre les chaises, encore libres pour la plupart. Cela a du bon de sortir un peu en avance, songea-t-elle en voyant que seuls deux étudiants attendaient leur tour. Clarisse commanda un jambon beurre et un coca-light.

Pendant la préparation de son sandwich, elle réfléchit à la meilleure solution : elle récupérerait son devoir sur son serveur par Internet et l'imprimerait sur l'une des imprimantes en libre-service de la bibliothèque universitaire. Avec le petit surplus de temps consenti par le prof de math, elle pouvait y arriver et signer la feuille de présence du TD d'informatique de cet après-midi.

Cinq minutes plus tard, Clarisse ressortit avec son déjeuner puis se dirigea vers l'entrée du bâtiment principal. En coupant par-là elle évitait de contourner le bâtiment de biologie et se retrouvait tout de suite sur le parc de la B.U. Elle repéra ensuite un banc à l'ombre d'un grand platane où elle s'installa, occupant de ses affaires tout l'espace disponible. Elle n'eut aucun mal à avoir accès au Net, le parc était inondé du signal Wi-Fi de l'université.

Tandis que son portable relevait ses e-mails, elle goûta son sandwich en observant les alentours. Il y avait encore peu de monde à l'extérieur, la plupart des cours du matin finissant dans quinze minutes. Le parc était vaste et boisé. Ces endroits de verdure étaient répandus au sein du campus et très appréciés par les étudiants. Le coin était agréable à la rentrée et au début du printemps, si bien que nombre d'entre eux préféreraient déjeuner dehors plutôt que dans les différents restaurants universitaires mis à leur disposition.

Depuis son banc, elle avait une vue sur l'entrée de la bibliothèque à

sa gauche et la longue avenue piétonne sur sa droite qui menait jusqu'à l'observatoire de l'université, quelque huit cents mètres plus loin. Le soir, le soleil se couchait presque dans l'alignement de cette grande avenue, éclairant la façade vitrée de la B.U. et baignant l'intérieur de rayons dorés. C'était le moment préféré de Clarisse pour se rendre à la bibliothèque. Elle aimait le calme et l'atmosphère chaude qu'elle y retrouvait à ce moment-là.

Le portable émit un petit son de gong chinois. Clarisse pianota l'adresse de son serveur, y associant à l'aide d'un code le mot de passe dans la barre de recherche du navigateur. Elle pouvait accéder à ses données de n'importe où du moment qu'elle trouvait un accès à Internet. Pratique pour récupérer un devoir ou même pour faire autre chose lors d'un cours ennuyeux. Depuis qu'elle avait délocalisé ses activités informatiques nocturnes, elle signait plus de feuilles de présence et n'était plus considérée comme une dilettante quand son dossier arrivait devant la commission pour les passages en année supérieure. C'était sa stratégie : se montrer en classe de travaux dirigés, régler rapidement le problème posé par le prof pour se consacrer ensuite à ses affaires personnelles.

Le portable émit de nouveau le son du gong. Le bord supérieur du navigateur internet clignotait en bleu, signifiant une erreur.

— Comment ça, impossible de se connecter ? dit-elle avec incrédulité.

Elle avait parlé trop fort et se retourna pour constater que deux étudiantes derrière elle la regardaient bizarrement. Elle haussa les épaules, puis se focalisa sur son écran. Au bout de deux secondes de réflexion, elle se mit à pianoter, de plus en plus rapidement. Concentrée sur les instructions qu'elle tapait et les réponses de son serveur, elle oubliait le monde extérieur. Comme si elle entrait à l'intérieur du système, comme si elle se baladait en personne sur le réseau. Et comme à chaque fois qu'elle butait sur un problème informatique. Elle se téléportait, devenait virtuelle. Quand cela lui arrivait, elle pouvait rester ainsi à résoudre des problèmes pendant des heures. Il fallait un intervenant extérieur — une sonnerie de téléphone, la porte, ou tout simplement la faim — pour la sortir de son élément. Bien souvent, il s'était écoulé plusieurs heures.

Mais cette fois, elle ne trouvait pas de solution à distance. Le serveur demeurait inaccessible. Soit il était éteint, soit il avait été piraté. Il pouvait y avoir eu le feu, une inondation, qui sait ?

Calme-toi. Ce n'est sûrement rien. Clarisse soupira un grand coup, balayant du regard le parc. De toute façon, il lui fallait récupérer le devoir. Aucune excuse bidon ne lui permettrait d'obtenir un délai.

Elle consulta sa montre. Onze heures cinquante. Le prochain cours était à quatorze heures. En partant tout de suite et en pressant le pas, elle avait le temps de faire l'aller et retour. Peut-être même de jeter un œil au serveur.

Clarisse prit une gorgée de Coca et croqua un gros morceau de son sandwich. Elle mit l'ordinateur dans sa housse et le rangea dans son sac. Elle avait pris sa décision. D'un pas rapide, elle se dirigea vers les lignes de bus de l'entrée du campus.

Luc avait pris l'Audi A3 que lui avait attribué le service pour rejoindre le campus de la Doua, à l'autre bout de la ville. Il descendit les petites routes depuis Ecully pour retrouver la nationale 6 qui traversait Vaise et il la remonta jusqu'au pont Clémenceau pour attraper le tunnel de la Croix-Rousse, au bout du neuvième arrondissement. Il aimait bien cette longue avenue en courbe, bordée de concessionnaires automobiles haut de gamme. Le coin embellissait de semaine en semaine. Au fur et à mesure des ravalements de façades, il avait perdu son manteau noir de pollution. Les constructions neuves agrémentaient les abords ainsi que les rues adjacentes, et de nouveaux commerces avaient ouvert. Le quartier devenait agréable et, corollaire obligatoire, de plus en plus fréquenté, mais malgré les embouteillages omniprésents aux heures de sorties de bureau, Luc préférait passer par-là pour rejoindre le centre de Lyon.

Après le tunnel, aussi sombre et pollué que l'avaient été jadis les façades de Vaise, il remonta le Rhône le long du Cours d'Herbouville, passa le pont Churchill et se retrouva près du parc de la Tête d'Or, boulevard des Belges. Joggers à l'échauffement et cyclistes en balade y côtoyaient les mamans avec leurs poussettes le long de l'allée de ceinture

du parc. Tout le monde semblait vouloir profiter des derniers beaux jours.

Au feu, Luc observait un couple qui jouait à se courir après au milieu des pelouses. Il pensa à Laura qui ne lui avait toujours pas répondu. Peut-être avait-elle eu besoin de deux ou trois jours après leur rupture ? Il imagina l'appeler pour vérifier qu'elle était bien à Lyon, juste avant de renoncer : au téléphone, il peut toujours y avoir un mot compris de travers. Sans l'aide d'informations non verbales comme l'expression du visage, un sourire, un regard en coin, on risque de mal comprendre l'intention : difficile de faire passer, par exemple, un haussement d'épaules au téléphone.

Un coup de klaxon l'extirpa de ses pensées. Le feu était passé au vert depuis assez longtemps pour que les conducteurs derrière lui s'impatientent.

Luc démarra pour longer le Parc, puis tourna sur la gauche, remontant le boulevard Stalingrad. Arrivé au niveau du parc du campus, il tourna sur la droite pour atteindre l'entrée principale, boulevard du 11 novembre 1918.

Il trouva à l'entrée un plan sur un gigantesque panneau qui lui permit de s'orienter à l'intérieur du campus pour rejoindre le bâtiment des sciences informatiques. Il gara sa voiture juste devant la grande bâtisse en béton et coupa le moteur. Il sortit son carnet de poche, relut les notes qu'il avait prises lors de la dernière réunion avec l'équipe et resta quelque temps dans la voiture, fenêtres ouvertes, pour s'imprégner de l'ambiance des lieux.

Quelques étudiants traversaient le parc un peu plus loin en direction de la bibliothèque universitaire, tandis que d'autres, sur les bancs situés en bord d'une piste d'athlétisme, étaient absorbés par leur lecture. Il y avait peu de monde dehors, les cours n'étaient pas encore terminés.

Il consulta l'horloge du tableau de bord : 11 h 47. Il était temps d'aller prendre la température auprès des collaborateurs du professeur. Quelques minutes plus tard, il passa une imposante porte à double battant en bois vernis qui semblait dater de bien avant la construction de l'édifice lui-même. Le genre de porte qui impose un certain respect à ceux qui la franchissent pour la première fois.

À l'intérieur, un grand escalier central lui faisait face. Il desservait au moins trois étages. Au-dessus des premières marches se trouvait, suspendu, un grand panneau qui listait l'ensemble des laboratoires et bureaux administratifs sur les trois paliers. On aurait dit un hall d'aéroport avec son tableau des départs et arrivées.

— Laboratoire de sciences cognitives, UFR du professeur Antonov, lut-il à voix haute sur son carnet.

— C'est à cet étage, au fond du couloir à gauche de l'escalier, dit une étudiante qui sortait de nulle part.

Elle l'observa comme si elle s'attendait à le voir réagir dans la micro-seconde.

— Au fond du couloir, monsieur, insistait-elle.

Elle le dévisagea, haussa les épaules puis reprit son chemin pour disparaître en enfilant les escaliers quatre à quatre. Les étudiants devaient vivre dans une dimension où le temps s'écoulait beaucoup plus vite.

Luc suivit le couloir qu'on lui avait indiqué. Long d'une quinzaine de mètres, il ne comportait qu'une seule porte tout au fond. Métallique, sans rivets ni boulons, elle semblait faite d'inox poli. Pas de poignée, pas de gonds apparents. Un lecteur de badge dépassait du mur adjacent, et au-dessus trônait un bouton noir accompagné d'une plaquette austère marquée « UFR ANTONOV ».

Luc pressa la sonnette sans entendre quoi que ce soit en retour.

Il dut patienter un moment qu'il employa à deviner les points de faiblesse de la porte. Il avait toujours été curieux de comprendre comment les choses fonctionnaient et se disait souvent que s'il n'avait pas eu la carrière qu'il avait suivie au sein de l'armée, il aurait aimé être ingénieur. De l'extérieur, en tout cas, la porte ne montrait pas de point faible. Il allait sonner de nouveau quand elle s'ouvrit dans un souffle.

Un petit homme d'une trentaine d'années vêtu d'une blouse blanche ouverte sur un tee-shirt arborant un pingouin stylisé se tenait dans l'entrebâillement de la porte avec un grand sourire figé sur son visage.

— Désolé, dit l'homme. Sortir de mon box me prend une éternité. La secrétaire est en congé aujourd'hui, il faut tout faire : répondre au télé-

phone et ouvrir la porte en plus de mon propre boulot... Enfin, bon. Que puis-je pour vous ?

— Me laisser entrer, répondit Luc en exhibant sa carte de police.

Après quelques secondes suspendues aussi haut que ses sourcils, l'homme s'effaça derrière la porte, laissant passer Luc qui en profita pour observer l'envers du décor : elle était blindée, et les gonds disparaissaient dans des petites niches métalliques dans le mur. Pour entrer par effraction dans ce laboratoire, il était certainement plus facile de s'attaquer au code ou au mur qu'à la porte.

— Voulez-vous voir quelqu'un en particulier ? demanda le scientifique. Il avait l'air de quelqu'un qui croise les doigts dans le dos en priant à voix basse « faites que ce ne soit pas moi ! ».

— Oui, je souhaiterais voir un collaborateur ou un assistant du professeur Antonov, ou sa secrétaire.

— On n'a qu'une secrétaire, et elle est en congé aujourd'hui, comme je vous l'ai dit, mais je peux vous accompagner jusqu'au bureau de Thomas. C'est l'assistant du professeur.

Voyant que Luc prenait des notes, l'homme précisa en se mettant sur la pointe des pieds pour lire le carnet :

— Thomas Bertier. B-E-R-T-I-E-R. Son bureau est au fond du couloir bleu.

— Quel est le nom de la secrétaire, s'il vous plaît ?

— Suzanne Verdier. V-E-R-D-I-E-R. Elle bosse à quatre-vingts pour cent. Elle a un jour de repos par semaine, et, vous l'aurez compris, c'est aujourd'hui. Et moi, c'est Benoît Guérande. G-U-E...

— Merci, c'est écrit sur votre badge. OK, allons voir ce monsieur Bertier, alors.

Le scientifique prit un air entendu, précédant Luc dans un long couloir blanc bordé de baies vitrées. Il entreprit de faire la visite façon guide de musée.

— Le laboratoire est divisé en trois secteurs, jaune, bleu et rouge, correspondant aux principales activités de recherche sur le site. Je travaille dans le secteur jaune, la partie cryptologie du projet.

Il montrait du doigt un couloir sur leur gauche, dont le sol en carre-

lage blanc présentait une ligne centrale de vingt centimètres de large peinte en jaune. L'homme continuait sa visite :

— Thomas travaille dans le secteur bleu. C'est la partie développement logiciel proprement dit.

Tandis qu'ils progressaient à travers les différents boxes du laboratoire, l'homme glissait son badge de sécurité devant les détecteurs pour franchir les sas menant d'un endroit à l'autre. À chaque nouveau secteur, une ligne de la couleur correspondante était peinte au sol. Les cloisons étaient toutes de grandes baies vitrées, si bien qu'on aurait pu voir sur plusieurs dizaines de mètres dans une direction donnée, mais la plupart du temps les étagères encombrées, les différents appareils et parfois des posters ou des calendriers bouchaient la vue.

— Nous voilà au début du secteur bleu, dit le chercheur en activant le dernier sas. Le bureau de Thomas, c'est la troisième porte à droite après la photocopieuse. Vous ne pouvez pas vous tromper. De toute façon, c'est la pause déjeuner, je crois qu'il est tout seul dans ce secteur. Moi je vous laisse là. Si vous avez besoin...

La porte se referma sur l'homme qui s'éloignait déjà en faisant un petit signe de la main. Luc était sûr d'une chose : lui ne pourrait pas travailler dans un environnement aussi fermé. Ne pas pouvoir sortir sans passer trois sas de sécurité entraînait en contradiction totale avec ses convictions sur la liberté individuelle.

Il se dirigea vers le bureau de Thomas Bertier en se demandant encore qui pouvait accepter ces conditions de travail. Il trouva l'homme concentré sur son écran d'ordinateur, lui tournant le dos, n'ayant même pas conscience d'être observé.

— Thomas Bertier ?

Luc s'appuya contre le montant de la porte, son blouson en cuir sur un bras et un dossier dans l'autre.

— Oui ?

Qui a pu laisser rentrer ce type ? montrait l'expression du jeune homme quand il se retourna.

— La sécurité vous a laissé entrer ? reprit-il. Il faut un badge, ils sont assez draconiens là-dessus. S'ils vous trouvent...

— J'ai un laissez-passer universel, répondit Luc en agitant sa carte à

hauteur de ses yeux comme pour permettre la comparaison entre sa tête et la photo sur le document.

— Oh ? Pour les questions de budget et la relation avec nos sponsors, il vaut mieux voir le Professeur Antonov.

Le dossier mentionnait les crédits alloués par le ministère pour les recherches du laboratoire d'Antonov. Bertier devait supposer que Luc était rattaché à l'armée.

— Je crois que vous vous méprenez. Je suis mandaté pour enquêter sur une affaire criminelle. Votre patron est décédé cette nuit dans des conditions suspectes, enchaîna-t-il d'un ton égal.

Luc guettait la réaction de l'étudiant. Il n'aimait pas annoncer les mauvaises nouvelles d'une manière aussi abrupte, mais vu le quiproquo, il sauta sur l'occasion pour observer l'assistant du Professeur. Après tout, il était là précisément pour prendre la température. Et pour l'instant, Thomas Bertier semblait accuser le coup.

On dirait qu'il appréciait son patron, pensa Luc.

C'est ça ou il est bon comédien.

En voyant arriver l'arrêt des Charpennes, Clarisse regarda la pendule au plafond. Douze heures trente. Contrairement au parc, l'autobus était bondé. Elle avait passé le quart d'heure de trajet debout, calée entre une tige en acier et la lunette arrière du bus. Au moins avait-elle autre chose que des vestes et des sacs dans son champ de vision. Son mètre cinquante-sept ne l'aidait pas dans les transports en commun ou au milieu d'un concert. Mais elle préférait plaisanter sur sa petite taille, utilisant le gimmick de Coluche : « la bonne hauteur, c'est quand les deux pieds touchent par terre. »

Elle se jeta en dehors du bus dès que le conducteur stoppa le véhicule et prit la rue du Parc. Son appartement était à deux cents mètres, un peu plus bas en direction de la Tête d'Or. Elle le rejoignit en moins d'une minute.

En composant le code d'entrée sur le côté de la porte, Clarisse ne prêta aucune attention à la Peugeot noire garée quelques dizaines de mètres plus loin. Encore moins aux deux hommes à l'intérieur qui surveillaient les allées et venues dans la rue. Dès que le son de la gâche électrique retentit, elle se contenta de passer le perron et disparut dans l'ombre, sans se douter un instant de l'attention qu'elle suscitait.



AUSSITÔT QU'IL vit la jeune femme s'arrêter en bas de l'immeuble, le conducteur la compara avec une photo scotchée sur le volant. En noir et blanc, le cliché était légèrement flou avec beaucoup de grain. Il avait dû être pris au téléobjectif, façon paparazzi. Malgré la mauvaise qualité du portrait, on y voyait une fille superbe d'une vingtaine d'années, avec de longs cheveux sombres qui retombaient sur ses épaules et de grands yeux clairs. Le visage fin, elle avait la peau blanche, laiteuse. On reconnaissait sans problème Clarisse Debrun.

Il prit son téléphone et composa un numéro.

— Elle monte, dit-il sans préambule.

Il écouta quelques secondes, puis jeta un regard vers son passager.

— Très bien, je lui dis. (Il raccrocha et soupira.) Il veut que tu suives en vitesse. Discrètement.



CLARISSE GRIMPAIT les escaliers quatre à quatre. Elle détestait l'ascenseur, sans qu'elle sût vraiment dire pourquoi. Mais chaque fois qu'elle avait le choix, elle préférait monter les étages à pied. Juste avant d'arriver à la hauteur du quatrième, elle s'arrêta net. Elle apercevait sa porte entrouverte, le montant arraché sur quinze centimètres au niveau de la serrure. Quelques débris de bois parsemaient le paillason.

Clarisse sentit son cœur s'emballer, elle pouvait même percevoir ses battements résonnant dans sa poitrine. Le coup du cambriolage, elle n'y avait même pas songé. Elle monta les dernières marches en essayant de faire le moins de bruit possible. Elle n'entendait rien à part ses pas. Et ce cœur qui battait si fort.

Sur le palier, elle approcha la main de la poignée, hésitant quelques secondes. Elle prit une grande inspiration, poussa la porte d'un coup.

Et tout l'appartement tourna autour d'elle.

Elle ne comprit rien de ce qui l'entourait. Elle se retrouva au sol, sur le ventre. Un éclair de douleur lui traversa les épaules. Elle voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Elle était soufflée, comme quand on

reçoit un coup au niveau du plexus solaire, avec une grosse boule dans la poitrine, et cette impression de mort qui nous envahit lorsque l'on ne peut plus respirer. On lui remonta violemment les bras dans le dos, ce qui accentua la douleur aux épaules. Elle entendit des bruits de pas, eut le temps d'apercevoir des baskets bleues avec un liseré doré. Une autre douleur aux poignets, plus violente encore, comme un pincement, faillit lui faire perdre connaissance.

Quelques instants passèrent, et peu à peu Clarisse recouvra ses esprits. Elle comprit que quelqu'un lui maintenait les mains dans le dos, la plaquant au sol. Elle eut le temps de prendre bruyamment deux inspirations profondes.

Mais de nouveau, toute la pièce tourna autour d'elle, l'emportant dans un abîme douloureux et sans lumière.

LA SUITE ?

Chère lectrice, cher lecteur. Merci d'avoir pris le temps de lire ces premiers chapitres de TOTEM. J'espère que vous avez eu autant de plaisir à découvrir les péripéties de Luc Saint-Antoine et Clarisse Debrun que j'en ai eu à les écrire.

Si l'envie d'explorer davantage les méandres de cette aventure palpitante vous tente, embarquez sans plus attendre en vous procurant votre exemplaire. Les rebondissements vous attendent à chaque page, prêts à vous transporter dans une quête inoubliable.

Cliquez ici pour acquérir votre exemplaire et plonger plus profondément dans l'intrigue enivrante de TOTEM. Votre prochaine lecture passionnante vous attend!

Vers l'ebook — Vers le livre broché

Merci pour votre soutien continu. Ensemble, embarquons dans cette aventure littéraire exceptionnelle.

À PROPOS DE L'AUTEUR



Écrivain franco-suisse de thrillers et accidentellement de SF et fantastique.

Pour contacter Cyril: [salut\[at\]cyrilvallee.com](mailto:salut[at]cyrilvallee.com)

DU MÊME AUTEUR

Romans

Le Reflet des Etoiles

Duologie Timeskippers



Nouvelles

Teddy Bear

COPYRIGHT © Cyril Vallée 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés
pour tous pays.

L'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Editeur: Cyril Vallée

Corrections: Laure-Anne Braun, Patrice Osiak

Conception couverture: Cyril Vallée

Images couverture: © Unsplash, David East